

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1899)  
**Heft:** 70

**Artikel:** Un guarnerius  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-248845>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dre mes aises. « On voit bien dit-il, que vous avez le gousset garni, vous faites bien d'en profiter » Il fut au bout de sa mercuriale par l'arrivée subite du domestique du capitaine qui venait de sa part me chercher ; je ne me le fis pas dire deux fois et je le suivis au presbytère du lieu.

Ces Messieurs étaient attablés. L'un d'eux en me parlant eut soin de me recommander de ne pas me presser, que je les aurais bientôt rattrapés. Curieux d'apprendre à qui j'avais affaire, je fus de suite satisfait. M. le curé, en promenant mon nom, daigna s'informer de mes parents. Très surpris, je lui dis que je n'avais pas l'honneur de le connaître. « Je suis le frère du sacristain de Porrentruy, » me répondit-il. Sur le champ, je me levai de mon siège, et je marchai clopin clopant en le contrefaisant, ce qui excita le rire de tous.

Il vit bien en cela que je le reconnaissais, étant venu au pays avec des jeunes seigneurs, en tunique écarlate et cols ronds en velours soie noir ; il y avait célébré l'office divin, et ensuivant la nef de l'église en disant *l'asperges*, il boitait fort, estropié de la jambe. Je couchai à la cure et le lendemain, avant que de se séparer, il eut la bonté de m'offrir de l'argent ; je le remerciai, l'assurant que je ne manquais de rien.

Nous nous remettons en route. Au lointain et à perte de vue, s'offraient à nos regards de hautes tours carrées grisâtres, au tour desquelles tournoyaient quantité de corneilles. La ville d'Ulm se présenta bientôt à notre vue.

Nous laissâmes Ulm sur notre gauche pour venir sur la droite prendre cantonnement.

Toujours mêmes prévenances ; le pays abondait en gibier. Nos hôtes nous menaient à la chasse du lièvre à peu de distance du logis ; aux brasseries on refusait l'argent ; les dragons du grand duché de Bade fraternisaient avec nous.

Le 19 mars, par un temps superbe, on nous conduisit dans une plaine immense où l'on s'arrêta, à deux lieues du côté du midi.

Le colonel fit donner lecture d'un ordre du jour du Souverain portant que l'empereur avait dès sa création, confié le commandement du 11<sup>e</sup> corps de l'armée d'Allemagne au maréchal Masséna duc de Rivoli ; que le 37<sup>e</sup> régiment devait faire partie de la 3<sup>e</sup> division ; que Son Excellence arrivait d'Ulm pour en passer la revue.

J'avais acheté dans une petite ville du drap noir pour mes guêtres d'ordonnance.

Tous les différents corps assemblés sur ce point, formaient un effectif de 50,000 hommes. Etant en place, repos, je vis venir une calèche attelée de six chevaux blancs dont le vieux guerrier descendit, accompagné d'un seul aide-de-camp et suivi des généraux Molitor, Boudet et Gudin, des généraux de brigade Legay et Raymond-Vivier, le premier commandant les 2<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, le second les 37<sup>e</sup> et 67<sup>e</sup> de même arme.

Parvenu devant le front de bandière de la 1<sup>re</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon, le maréchal me remarquant en lévite grise, le chapeau tricolore et l'arme à l'unisson dans l'attitude militaire s'arrêta « Colonel Gauthier, que fait là ce jeune bourgeois ? — Monseigneur, celui que vous voyez devant Votre Excellence a rejoint à Belfort où il m'a présenté une lettre de l'adjutant général Gressot. Malgré les représentations que j'ai cru devoir lui faire, il veut absolument servir la patrie — Voyons ça... » S'avancant vers moi, il m'adressa quelques questions sur mon pays et mes parents, auxquelles je répondis ; puis se tournant : « Colonel, je vous recommande ce jeune soldat,

(\*) M. l'abbé Grandrieber, avait émigré à la révolution : il était ami de notre famille.

vous en aurez soin. »

Le maréchal était borgne d'un coup de feu reçu à la chasse, de l'Empereur.

Retré dans nos logements, l'esprit préoccupé de ce que je sortais d'entendre de la bouche même de l'une de nos plus brillantes gloires, élu vainqueur de Souwarow à Zurich, du défenseur de Gènes durant un blocus de trois mois dans la rude saison d'hiver, de l'ami d'Oudinot, je me sentais une ardeur nouvelle à me rendre familier le maniement des armes ; j'étais infatigable, la crosse du fusil restait collée dans la paume des mains à l'exercice dans les granges ; d'ailleurs nous avions dans notre capitaine Joly, un noble stimulant ; c'était à bien dire le père du soldat. Ni le vent, ni la pluie ne le retenaient, on le voyait toujours en tête de sa compagnie la guider dans les sentiers de traverse, cherchant un abri chez un peuple hospitalier : on pouvait dormir en toute sécurité sous son toit.

Un jour que me trouvant à la brasserie en dehors du village, de nos camarades m'assurèrent avoir vu dans la matinée à Ulm mon frère ou du moins un jeune homme qui se disait tel. Tout en causant : « Eh parbleu, le voilà ! » Jetant la vue sur la route peu éloignée de là, je vis passer un beau militaire en frac de garde nationale, sac au dos, sabre, chapeau à plume rouge ; j'accourus l'embrasser, contrarié cependant de cette venue intempestive, car je me proposais de lui écrire : nous nous rendîmes de suite au logement du capitaine Joly qui parut charmé d'avoir un soldat de plus.

Nous partîmes de là pour Kellmünz où arrivèrent les bagages. On nous habilla tous trois ; je vendis ma redingote, et nous fîmes mon frère et moi, une visite au colonel qui habitait au château. Nous en reçûmes bel et bon accueil et des encouragements flatteurs.

On longeait les défilés du Tyrol du côté des montagnes sur le midi, et nous vîmes dans un grand et beau village qu'une rivière sépare en deux ailes, ce lieu se nomme Eppishausen ; je fus logé seul à l'extrémité nord, hors de l'enceinte.

Un dimanche, sur les huit heures du soir, étant à causer avec les gens sur le derrière de la ferme, j'entends battre la générale sur tous les points, et vite entré dans la chambre, elle se trouvait éclairée de manière à pouvoir de suite refaire mon havre-sac dont quelques objets étaient éparpillés.

Un violent incendie venait de se déclarer ; on manquait de seaux et de pompes ; les paysans abasourdis, ahuris, au point d'être forcés de nous servir nous-mêmes, dans l'eau jusqu'à la ceinture ; le feu qu'alimentait le vent survenu, lançait des brandons d'une maison à l'autre, à de grandes distances, et en quelques minutes elles s'écroulaient ; on n'entendait partout que des cris de détresse, de désolation.

Mon frère, dans cette fâcheuse occurrence eut le bonheur de sauver la vie à la fille de la maison à laquelle seul il avait pensé, étant allé la prendre dans ses bras au centre des flammes pour la descendre dans la rue. Son dévouement fit qu'il oublia son havre-sac resté dans la maison. Toute la nuit on fut debout, et on partit de bon matin sur Augsburg menacé d'invasion subite.

Au village où l'on s'arrêta, les habitants étaient occupés à tuer leurs porcs pour nous mieux régaler ; ceux où j'étais nous traitaient en farinage proprement accomodé, quand de nos soldats exigèrent impérieusement des viandes fraîches qu'on s'empressa d'aller chercher à la ville. Ils avaient débarrassé la table des plats qu'ils firent rotuler sur le plancher avec le contenu ; ces bonnes gens qu'une telle brutalité ne rebutait pas, étaient en chemin avec leur char, lorsqu'on reçut par une dépêche, l'or-

dre d'avancer sans retard : il fallait être rendus à temps opportun. On s'en alla à jeun : nous atteignîmes le territoire à nuit close, je m'étendis sur les sillons fraîchement emblavés.

A onze heures précises du soir, tout le 14<sup>e</sup> corps de la grande armée entra dans Augsburg entièrement illuminé.

On me fit prendre mon sac de nuit de forte toile de la longueur de la taille, une coudée de plus, et je fus commandé de corvée pour la munitionnaire ; un grand nombre de boulangers y confectionnaient du biscuit tout à la fleur de farine dont on m'invita à manger. Je ne me fis pas prier, je m'en régalai bien. En s'en revenant je pliais sous la charge ; on se soulageait de temps en temps, alors qu'un autre vous remplaçait ; on avait de même été aux brasseries avec les bidons pour les rapporter pleins d'excellente bière.

Augsbourg est une des plus jolies villes qu'il soit possible de voir, chaque rue a sa fontaine ornée de sujets mythologiques sculptés admirablement. L'hôtel de ville est le plus beau de toute l'Allemagne, les édifices, les hôtels avec leurs balcons sur lesquels les dames étaient placées, nous contemplant sur le pavé, et tous les habitants ravis par les fanfares, satisfaits de nous avoir reçus en libérateurs.

Dès l'aube, on nous rassembla dans un verger hors de la ville et on nous fit ouvrir les havresacs pour en ôter tout le superflu, ne devant garder que le strict nécessaire, chemise, souliers, une paire.

Je commençai par donner à mon frère ce qui lui convenait en réparation de la perte qu'il venait d'essuyer. Je regrettais cependant d'abandonner au pillage le butin que ma mère et ma sœur avaient eu tant de peine à préparer : ce sacrifice me coûta à fuir.

On donna la ration à chaque homme pour huit jours consécutifs, on nous fournit de haches, scies, soufflets, pelles, pinces, de tous les ustensiles nécessaires au campement.

Après cette opération, qui nous avait délivrés du superflu, il fallait voir la populace se ruer sur le butin que l'on abandonnait ainsi !

La division Molitor venait, comme je l'ai dit, de faire les campagnes de 1807 et 1808, couronnées par la prise de Stralsund capitale de la Poméranie suédoise et de Gustave-Adolphe, que Bernadotte maréchal de France, et prince de Ponto-Corvo devait remplacer immédiatement.

Le 37<sup>e</sup> avait depuis occupé l'île de Rugen sur la mer Baltique.

Les soldats n'avaient pas moins de quatre ans de services réels, et se trouvaient aguerris : les deux tiers se composaient de Provençaux, têtes chaudes, francs, et de bravoure, de quelques Picards, Comtois du Doubs, du Jura, peu de Bretons et de Périgordins ; parmi ceux-ci il s'en trouvait qui avaient été conduits au corps la chaîne au cou. Sitôt après avoir été au feu, ils devenaient bons, de même que l'or purifié.

L'un des nôtres de la 1<sup>re</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon, Bompard de Marseille, était un farceur accompli, il passait pour le bouffon du régiment. En passant dans les villages, il cherchait des yeux les seilles, paniers laissés d'ordinaire sur le seuil des habitations, s'en emparait lestement, les posait sur sa tête et courait avec une agilité surprenante sans rien déranger : il était d'une taille au dessus de la moyenne, le cou allongé, on chantait pour dissiper l'ennui par la gaieté.

(A suivre.)

## UN GUARNERIUS

— Voyez-vous, disait en manière de conclusion M. Boudinot, le gros charcutier de la

rue Saint-Denis, en reconduisant usqu'à la porte un de ses voisins qui était venu ce matin-là lui faire un bout de causette, voyez-vous, mon cher, ce qu'il faut dans le commerce, c'est savoir se contenter d'un tout petit bénéfice...

Il se rasseyait à son comptoir lorsqu'un jeune garçon d'une douzaine d'années parut sur le seuil de la boutique.

Cet enfant avait un costume bizarre : son corps disparaissait presque en entier sous une vieille tunique de collégien, beaucoup trop longue et couverte de taches, maintenue autour de la taille par des ficelles remplaçant les boutons depuis longtemps absents ; ses jambes étaient passées dans un pantalon autrefois gris perle ; et sa tête, aux cheveux noirs ébouriffés, était coiffée d'un chapeau de feutre tout bossué et percé de trous. Il portait sous le bras un violon crasseux et un archet.

— Veux-tu bien t'en aller mendier autre part polisson, lui cria le charcutier d'une voix bourrue.

— Non, signor, reprit le gamain entrant dans la boutique, zé né viens pas vous demander la carita ; zé voudrais deux côtelettes di porco.

— Deux côtelettes de porc ? Voilà, mon garçon, dit M. Bou fin et devenu subitement aimable.

Il saisit une longue fourchette de fer, la plongea dans une boîte de métal placée sur le comptoir et piqua les deux côtelettes demandées qu'il enveloppa dans un papier bien blanc.

— C'est quatre-vingts centimes, seize sous, fit-il en allongeant la main, mais toutefois sans livrer encore sa marchandise.

Le gamain fouilla dans ses poches, les retourna l'une après l'autre, en tira successivement un bout de cigare, une toupie, trois boutons de corne, un morceau de peigne, quatre ou cinq cartes à jouer noires de crasse, un quignon de pain dur ; mais hélas ! n'en sortit pas le plus petit sou.

Le charcutier attendait, hochant la tête et clignant l'œil d'un air méfiant.

— *Che combinazione !* disait l'enfant plongeant pour la centième fois la main dans ses poches. *Z'ai perdou mon argent.*

— Tant pis pour toi, fit Boudinot ; tu peux t'en aller : pas d'argent, pas de côtelettes.

Le jeune Italien avait l'air désolé.

— Si zé né rapporte rien à *mio padre* qui attend pour son déjeuner, zé serai *battou*, signor. Gardez mon *instrumente*, zé vous rapporterai l'argent avant *oune* heure.

Boudinot prit le violon, l'examina : il lui parut valoir bien trente sous. Il se laissa attendrir et remit les deux côtelettes au gamin qui s'éloigna joyeux...

L'enfant était parti dix minutes à peine qu'un monsieur, mis à la dernière mode, ganté de frais, ayant l'air enfin d'un parfait gentleman, entra chez le charcutier.

— *Fadon*, monsieur, fit-il avec un accent anglais assez prononcé, je me étais perdu dans votre quartier. De quel côté dois-je aller pour retrouver les grands boulevards ?

Boudinot se leva avec empressement et donna avec force explications, le renseignement demandé. Pendant qu'il parlait, l'Anglais regardait curieusement le violon resté sur le comptoir.

— Aôh ! fit-il tout à coup en le prenant dans ses mains, est-ce à vous cet instrument ?

— Non, monsieur, un petit mendiant vient de me le laisser en gage.

— Aôh ! continua l'Anglais. Savez-vous où demeure ce petit mendiant ?

— Ma foi, non, monsieur ; il m'a dit qu'il reviendrait dans une heure le reprendre et me rapporter les seize sous qu'il me doit.

— Aôh ! Ce était dommage, *indeed !* Cet instrument est tout à fait remarquable. C'est un Guarnerius..., pièce très rare.

— Un guarnerius ? interrogea Boudinot.

— Yes. Il est signé, reprit l'Anglais en montrant au charcutier à l'intérieur du violon et par l'une des ouïes une prétendue inscription. Voyez vous-même : Guarnerius faciebat 1720.

— Je ne vois pas très bien, dit Boudinot à qui la fameuse inscription parut être un zigzag de poussière.

— Aôh ! Il n'y a pas à s'y tromper. Violon très rare, très curieux ; je le paierai un bon prix. Vendez-le moi.

— Impossible, Monsieur, je vous répète qu'il ne m'appartient pas.

— Je vous en donne deux cents francs, trois cents, cinq cents..., mille..., quinze cents...

— Je regrette, milord, mais je ne puis faire l'affaire.

— Aôh ! Ce était dommage ! dit l'Anglais. Enfin, réfléchissez, si vous vous décidez, venez me voir : voici ma carte ; je vous le paye deux mille francs. Adieu.

Il partit. Toute l'après-midi, en regardant la carte de visite de l'Anglais sur laquelle il lisait : *Lord Nugget, Hôtel Continental*, le charcutier pensait que si le petit Italien n'était pas revenu à six heures, il se laisserait peut-être bien tenter.

— *Buon giorno, signor*. Voici vos seize sous.

— Ah ! c'est toi. Il est cinq heures ; tu as mis le temps à revenir, dit Boudinot d'un air grognon.

Mais, après une pause, il ajouta d'une voix plus aimable :

— Garde ton argent. Veux-tu me vendre ton violon ?

— Non, signor.

— Je t'en donne vingt francs.

— Non, signor ; cet *instrumente* est à *mio padre* si zé né le rapportais pas, zé serais *battou*.

— Tiens, voilà cinquante francs et laisse-le moi.

— Zé vous *assoure* que zé ne peux pas.

— En voilà cent, deux cents, trois cents, fit le charcutier en fouillant dans sa caisse et en faisant tinter joyeusement son argent. C'est une toquade, vois-tu : je veux ton violon...

Après bien des hésitations, le jeune Italien abandonna son instrument pour la somme de quatre cent cinquante francs.

Boudinot ferma sa boutique.

En se rendant à l'Hôtel Continental, il rêvait : qui de deux mille francs retire quatre cent cinquante, empêche quinze cent cinquante francs, jamais il n'aurait vendu deux côtelettes de porc avec un tel bénéfice.

Mais il était arrivé au domicile de l'Anglais.

— Lord Nugget, demanda-t-il.

— Connais pas, lui répondit le concierge de l'Hôtel.

— Voici pourtant sa carte...

— Monsieur, vient pour un violon, sans doute ? continua le concierge d'un air moqueur.

— Oui, il est là sous mon bras, dans ce papier.

— Monsieur est la sixième personne de la journée qui vient pour le même motif.

— Et lord Nugget ?...

— Est un adroit filou qui vous a volé.

Boudinot crut qu'il allait tomber ; ses jambes se déroberent sous lui et il dut se retenir au montant de la porte.

— Il m'a dit... que c'était un instrument très rare, très rare, murmura-t-il atterré.

Le concierge eut un gros rire :

— Très rare, allons donc ! Des violons comme ça, vous en aurez au Temple, tant que vous voudrez, pour trente sous !...

Combien ne voit-on pas de personnes semblables à Boudinot, qui affichent les mêmes principes que celui-ci a énoncés au début de ce récit et qui en pratique font précisément le contraire. La morale de cette anecdote pourrait leur servir de leçon.

## Poignée de recettes

Par cette pluie, par cette saison boueuse et malprope, parlons un peu des lavages et des taches. Il y en a de tant de sortes !

*Lavage des étoffes de soies claires.* — Les foulards, les gants, les bas, etc., de soie de couleur claire supportent mal les lavages, au savon ; voici, pour les nettoyer, un procédé avec lequel il n'ont rien à craindre : On les lave d'abord dans du lait tiède, puis on les rince dans une eau légère de son presque froide, que l'on a préparée à chaud et passée dans un linge. Ensuite, après les avoir bien étendus et étirés en tous sens, on les sèche dans une serviette et on les repasse.

*Les taches de boue.* — Les taches de boue séchées s'enlèvent avec la brosse. Mais il y a des étoffes si susceptibles qu'elles gardent les marques de ces maculatures. Il faut mouiller les endroits où se trouvent ces marquent et y appliquer un peu de tartre en poudre. Il suffit ensuite de rincer pour voir la tache disparaître.

*Les taches de cambouis.* — Ces taches ne sont pas indélébiles, comme on le croit généralement ; elles sont mêmes faciles à enlever. Il faut les frotter simplement avec du beurre ; s'il s'agit de linge, la lessive fait le reste. Pour les étoffes de laine ou de soie, on termine avec de la benzine, comme pour les taches de graisse.

*Les taches d'encre.* — Tremper le linge dans du lait, changer au bout de huit heures jusqu'à complète disparition de la tache. Ne pas frotter l'étoffe. Rincer à l'eau fraîche. Si c'est une étoffe de laine, laver légèrement au savon pour enlever le gras du lait.

*Entretien des chaussures.* — Pour empêcher les chaussures de moisir, il suffit de les enduire de vaseline. La moisissure ne détériore pas le cuir, elle lui conserve au contraire toute souplesse, mais elle pourrit le fil des coutures.

Pour empêcher les chaussures de se rétrécir à la suite d'une pluie, il suffit, dès qu'on les a quittées, de les remplir d'avoine. Les grains absorberont l'eau et, augmentant ainsi de volume, feront l'office d'une forme qui élargira l'entrée de vos chaussures.

*Nettoyage des éponges.* — Un procédé bien simple consiste à presser sur l'éponge, placée dans un vase, le jus d'un citron ; on coupe ensuite ce citron en morceaux qu'on met avec l'éponge et l'on verse de l'eau bouillante sur le tout. Au bout de vingt-quatre heures, on retire l'éponge et on la lave dans de l'eau fraîche en la pressant ; elle sera redevenue d'une blancheur parfaite.

*Nettoyage des lampes à pétrole.* — Le charbon qui se dépose sur les brûleurs et les porte-mèches des lampes doit être enlevé au moins une fois par mois. Pour cela, mettez dans un litre d'eau un morceau de cristal de soude gros comme une noix ; trempez-y vos becs de lampes et placez sur le feu. Au bout de cinq minutes d'ébullition, rincez à l'eau fraîche et vos becs seront comme neufs.